Vu de Pro-Fil



Dossier : L'engagement

N°29
Automne 2016

Vu de Pro-Fil

N°29 - Automne 2016

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :
40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES
Tél : 04 42 89 00 70

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Directeur délégué : Jacques Vercueil
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

COMITE DE REDACTION :

Marie-Jeanne Campana
Arielle Domon
Alain Le Goanvic
Françoise Wilkowski-Dehove
Nicole Vercueil
Jean Wilkowski
Waltraud Verlaguet
Jean Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Jacques Agulhon Christophe Lomon

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud - 83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression : 10 sept 2016
Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit
Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 35 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1
Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance
Frédérique de Palma- 06 74 44 41 65
fdepalma10@yahoo.fr

Couverture : Luis Tosar dans *Même la pluie*



Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

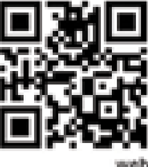
Edito

Dans mon édito du numéro précédent, j'avais évoqué la curieuse convergence des choix des jurys des grands festivals avec ceux des jurys œcuméniques et conclu qu'elle provenait sans doute de la pression de l'actualité qui amènent les jurés, dans un monde en crise (ou en crises, devrait-on dire, car elles sont multiples), à prendre davantage en compte les messages et les valeurs portés par les films. Dans le prolongement de cette réflexion, nous avons voulu consacrer le dossier de ce numéro aux films qui parlent d'engagement, non pas le cinéma dit 'engagé' mais les films qui montrent un homme ou une femme qui s'engage pour une idée ou pour aider son prochain.

De l'engagement du médecin de *Fuocoammare* en faveur des migrants sur l'île de Lampedusa à celui de la jeune avocate de Paulina dans une région déshéritée d'Argentine, de l'engagement de Martin Luther King dans *Selma* à celui de Jean-François Ruffin dans *Merci patron*, le cinéma nous offre de nombreux et beaux exemples d'hommes ou de femmes engagés, réels ou fictifs, dans des situations et pays très divers. Ils nous montrent que le malheur n'est pas inéluctable, que la passivité face aux crises n'est pas la seule attitude possible, que l'on peut agir. Message très chrétien, comme le souligne Waltraud Verlaguet dans son Coin Théo : « Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites » (Mt 25,40).

Jacques Champeaux

Sommaire



Arbre de vie et éternité

L'olivier d'Iciar Bollaín, Espagne/Allemagne 2016

Voici un conte contemporain où l'on hésite entre drame et comédie dramatique.

Soit une Espagne somptueuse, d'immenses oliveraies plantées au cordeau, depuis quand ? Une famille unie, toutes générations confondues, dont un patriarche qui a transmis à Alma, sa petite fille, l'amour inconditionnel de la terre.

Et voici que, sans trop lui demander son avis, la lignée décide de vendre à un bon prix un olivier sans doute deux fois millénaire. Appât du gain, à moindre frais, dans un monde où la concurrence ne fait pas de cadeau. Seuls l'aïeul et la jeune fille résistent, au-delà du raisonnable.

Le polar et le suspens

L'affection de chacun pour tous, rien n'y fait. La tractopelle arrive qui nous offre un très gros plan du désolant spectacle d'un déracinement fort douloureux.

Commence alors la traque d'Alma pour savoir où ce témoin, maintes fois séculaire, va finir par s'échouer. La passion partagée par la jeune fille et le vieillard ne contribue pas peu à ranimer les énergies parfois défaillantes, tandis que les adultes, déterminés à la vente, ne se laissent fléchir.

Il est vrai qu'Alma ne lésine pas sur les moyens fussent-ils limite. La jeune fille tisse en Allemagne des relations précieuses. Elle y apprend que l'olivier était destiné à une multinationale ayant pignon sur rue à Düsseldorf.

Commence alors, au pays de Cervantès… l'aventure ! Emprunté à la sauvette, le temps d'un week-end, un énorme camion flambant neuf va faire l'aller-retour Andalousie-Düsseldorf, avec le dessein avoué de ramener l'arbre, la complicité de la famille désormais au rendez-vous. Sur le parcours, on s'empare, chez un client peu scrupuleux en affaires, d'une énorme statue de la liberté en stuc peu habituée à des parcours en solitaire à grande allure sur autoroutes européennes.

Le bout du chemin

Il y aura à Düsseldorf du grabuge, jeunes hors-la-loi européens, mobilisés devant le siège de la firme où l'olivier quelque peu relooké siège dans le hall d'accueil. Mais force restera à la Loi. Notre équipage regagnera l'Espagne sans autre viatique qu'un rameau prélevé sur l'ancêtre et destiné à renouveler … la vie ?

Filmographie Iciar Bollaín (en tant que réalisatrice uniquement) :

2015	*L'Olivier*
2011	*Katmandú, un espejo en el cielo*
2010	*Même la pluie*
2007	*Mataharis*
2004	*Ne dis rien*
1999	*Flores de otro mundo*

Mais le grand-père n'aura pas survécu aux événements.

Un *road movie* mi-figue mi-raisin, une élégie bucolique où une touche de panthéisme n'est pas absente. Il y a beaucoup à penser : sur le chemin du retour, la statue de la liberté sera massacrée à coups de pioche…

Jacques Agulhon


Anna Castillo et Manuel Cucala dans *L'olivier*



Toni Erdmann

De Maren Ade (Allemagne 2016, 2h42) avec Sandra Hüller (Inès), Peter Simonischek (Winfried/Toni). Prix de la critique internationale au festival de Cannes.

Maren Ade, née en 1976, est une réalisatrice, scénariste et productrice allemande. Elle a étudié à l'École de cinéma de Munich où elle a réalisé et produit son film de fin d'études *Der Wald vor lauter Bäumen* (2003), primé entre autres au festival de Sundance. Son second film *Everyone Else* (2009) a remporté un Ours d'argent au festival de Berlin ainsi que l'Ours d'argent de la meilleure actrice pour Birgit Minichmayr. Elle a produit de nombreux autres films avant de réaliser *Toni Erdmann*, présenté dans la sélection officielle du festival de Cannes 2016.

CHAMP

Comédie irrésistible sur sujets sérieux

Inès, incarnée par la remarquable Sandra Hüller, travaille à Bucarest pour une société allemande au département qui s'occupe en particulier de 'l'externalisation', c'est-à-dire d'implanter des unités de production dans des pays au coût de main d'œuvre moins élevé. Elle est très impliquée dans son travail qu'elle accomplit avec détermination et sérieux, sans états d'âme. Son père débarque chez elle à l'improviste. Il va l'aider, malgré elle, à retrouver un sens à sa vie, par des procédés très étonnants.

Bouffonnerie et tendresse

Maren Ade a réalisé une comédie d'une grande bouffonnerie, au comique irrésistible, même si elle fait intervenir des blagues enfantines façon coussin péteur ou faux dentier. Le public cannois a ri de bon cœur, a applaudi au milieu du film et lui a réservé une *standing ovation*, ce qui mérite d'être souligné.

Le secret de cette réussite est multiple. D'abord parce que ce père, magnifiquement incarné par Peter Simonischek, n'est jamais ridicule avec ses blagues pataudes, mais d'une tendresse à fleur de peau qui ferait fondre plus d'une fille en mal de père. Ensuite parce que ce film traite, avec une drôlerie jubilatoire sur un fond de tristesse, des sujets sérieux comme le sens que l'on donne à sa vie lorsque le travail prend le pas sur tout le reste, le rôle que l'on a en participant à des délocalisations pour le plus grand profit d'entreprises multinationales mais au détriment de milliers de salariés, les rapports père-fille. Tout le sens du film se noue lorsque à la question de son père « Es-tu heureuse ? » Inès réalise qu'elle est incapable de répondre.

Certes le film ne résout rien, et c'est tant mieux. Dans une ultime scène, lorsque le père redevient sérieux, qu'il redevient Winfried et se dépouille de son nom d'emprunt, Toni Erdmann, il s'éclipse et comme s'il transmettait le relais : « Je vais chercher l'appareil », pour une photo qui ne se fera pas. Fin.

Audace et rigueur

Maren Ade a su relever le défi d'un scénario somme toute assez banal, la famille, un sujet vieux comme le monde. Mais l'originalité et l'audace de la réalisation ne peuvent laisser indifférent. Il y a dans ce film une construction rigoureuse et une succession de plans qui ne laissent rien au hasard. On sent la rigueur d'un travail consciencieux et précis. On n'est pas étonné d'apprendre qu'elle a tourné plus de 1300 heures d'images pour choisir au plus juste, et que certaines scènes ont été tournées une quarantaine de fois. Sans que le rythme du film en soit pour autant affecté.

Mais c'est sans doute là l'origine du petit bémol que je mettrais. Ce bon film serait très bon s'il avait une demi-heure de moins. La première partie, où il est surtout question du travail d'Inès, aurait gagné à être plus concise et plus claire. Mais cela n'ôte rien au plaisir et aux leçons que l'on peut en retirer.

Marie-Jeanne Campana


Hadewych Minis et Peter Simonischek dans *Toni Erdman*



CONTRE CHAMP

Bouffonnerie peu crédible

Le Jury du festival plus clairvoyant que la FIPRESCI

Je suis allé voir ce film plein d'un *a priori* positif. En effet, lors de sa première projection au festival de Cannes, devant un parterre de critiques de cinéma, le film a remporté un succès important avec éclats de rire bruyants et applaudissements au beau milieu du film, phénomène très rare dans ce festival. Il y a même eu une *standing ovation* ! Heureusement le jury a été plus clairvoyant.

Effectivement, pendant la première partie qui se passe en Allemagne, j'ai ri de bon cœur en voyant Winfried, brave sexagénaire, un peu balourd, faire le guignol. Mais cela ne dure que 25 minutes alors que le film, très long, trop long même, s'étale sur presque 3 heures.

Coussin péteur et faux dentier

Les choses se gâtent surtout quand le héros décide d'aller sauver du désespoir sa fille, cadre supérieur d'une entreprise allemande en Roumanie. Notre père change de nom et devient alors Toni Erdmann, affublé d'une perruque informe et d'un dentier qu'il passe son temps à mettre et à enlever. A noter aussi l'utilisation d'un accessoire d'un autre monde : le coussin péteur !

S'ensuit une série de scènes toutes plus débiles les unes que les autres, à peine dignes des gags de caméra cachée ou, comme le dit la réalisatrice, des « vidéos sur internet de gens qui font des blagues à leurs proches ». On aura plusieurs séquences du même tonneau : dans un restaurant, lors d'une réception huppée ou à l'occasion d'une visite de chantier. Entre ces scènes qui se veulent drôles, nous subissons de longues digressions psychologiques avec le père sympathique et bon vivant et sa fille psychorigide et tenante d'un libéralisme économique poussé à l'extrême. Certains y ont vu une dénonciation du capitalisme sauvage mais c'est trop d'honneur à faire à ce film, car le milieu patronal est trop caricatural pour être crédible.

Ainsi, le séminaire où Inès fait son exposé, montre que la réalisatrice ne connaît rien au monde de l'entreprise. Mais la plus pénible de ces saynètes est celle où Inès, droit dans ses bottes, humilie sexuellement son amant roumain, l'un de ses subalternes. Pour marquer sa supériorité, elle se refuse à lui, tout en l'obligeant à se masturber avant qu'elle ne se plonge dans une conversation d'affaires au téléphone.

Cette séquence soulève le cœur par son mauvais goût et l'on ressent le même malaise que dans les scènes les plus dures de l'excellent film de Visconti, *Les damnés*. Pour être honnête, je me suis quand même vraiment délecté, au bout de 2h15, lorsque Inès décide d'étonner ses supérieurs en organisant une *naked party*, c'est-à-dire une soirée 'à poil', histoire de 'ressouder l'équipe'. Très à l'aise dans son corps, l'actrice Sandra Hüller interprète d'ailleurs à merveille son rôle de cadre surmenée et de fille déstabilisée par les facéties de son père.

N'est pas Funès qui veut

Beaucoup de pays ont généré des amuseurs publics et des clowns plus ou moins talentueux au cinéma. Par exemple, en Italie Toto, ou en Angleterre, Benny Hill. Les Américains ont eu Danny Kaye ou Jerry Lewis ; les Français, entre autres, Darry Cowl. Grâce à Peter Simonischek et son personnage de Toni, les Allemands ont maintenant le leur, malheureusement un pas très bon !

En conclusion, si vous aimez les bonnes comédies courez voir ou revoir de Funès et Bourvil dans le film de Gérard Oury, *La grande vadrouille*, qui est ressorti cet été : au moins vous ne serez pas déçus.

Jean Wilkowski


Sandra Hüller dans *Toni Erdman*



Sous le signe du Léopard 3-13 août 2016, www.pardo.ch

A Locarno, l'éternelle jeunesse d'un des plus vieux festivals de cinéma (69° édition !)

Le Festival del Film Locarno, c'est d'abord une forte ambiance de vacances sur les rives du lac Majeur. Mais pour les festivaliers s'ouvre en centre ville la majestueuse Piazza Grande où chaque soir un ou deux films prestigieux sont projetés devant des milliers de sièges... que l'orage peut vider en quelques minutes ; à proximité, le Kursaal (Casino) pour les projections de presse, et diverses tentes, boutiques et lieux de travail pour les *aficionados* de tout poil ; à l'autre bout de la ville, ce n'est pas très loin quand même, trois vastes salles crachent du film à longueur de journée ; et à mi-parcours, le village de tentes de La Rotonda assure la vie de soirée.

Et qu'y avait-il à voir ? A mes notes d'envoyé spécial s'ajoutent, en encarts, les coups de cœur de l'envoyée.

Mister Universo

Des trois films distingués par le Jury œcuménique, je n'en ai vu qu'un, mais ce fut pour moi la projection la plus agréable du festival : *Mister Universo* (Autriche/Italie) de Tizza Covi et Rainer Frimmel. Ce duo consacre son travail depuis une dizaine d'années à faire connaître le monde du cirque, qui est aussi le sujet de cette fiction optimiste jouée par ses personnages, chacun dans son propre rôle : Tairo le jeune dompteur, Wendy sa collègue contorsionniste, et Arthur Robin, l'authentique monsieur Univers 1957, désormais à la retraite. On part à la recherche du porte-chance disparu de Tairo (il en faut un, pour mettre son cou dans la gueule du tigre !) et de cirque en cirque, de rencontres pittoresques en accueils chaleureux, les parcours plein d'humour et de fraîcheur de Tairo et Wendy, chacun de son côté, font aussi émerger à distance l'attachement mutuel qu'ils se découvrent. Une atmosphère d'allant, de confiance et de sincérité qui fait penser très fortement au bonheur.

Mais *Mister Universo* nous met aussi d'emblée dans un esprit documentaire qui fut très présent au festival, même camouflé derrière la fiction : ainsi *Hema Hema...* (Khyentse Norbu, Bhutan/Hong-Kong) nous initie aux coutumes, paysages et masques d'une région de l'Himalaya ; *Viejo calavera* (*Vieille canaille*, de Kiro Russo, Bolivie/Qatar) à la noirceur des galeries de mines et des vies de mineurs des Andes ; et les regards et pelages d'animaux dans l'obscurité d'un abattoir, au message antispéciste de *Gorge cœur ventre* (Maud Alpi, France).

Les documentaires

Cependant le documentaire pur et dur tenait bien sa place : découverte (austère) de deux grands poètes portugais du siècle dernier (*Correspondências*, Rita Azevedo-Gomes, Portugal) ; magnifiques images et effarants amusements de riches Qataris dans leur désert (*The Challenge*/"*Le défi*, Yuri Ancarani, Italie/France/Suisse) ; *Les vies chinoises d'Uli Sigg* (Michael Schindhelm, Suisse 2016) nous fait parcourir, sur les traces d'un petit grand homme à multiples facettes, la fantastique mutation économique et culturelle de la Chine en 30 ans. Et le documentaire doit parfois être douloureux : *Cahier africain* de Heidi Specogna (Suisse/Allemagne), sur les malheurs, la misère et l'impuissance des


Godless

La musique, instrument de rédemption

Godless de Ralitza Petrova (Bulgarie, Danemark, France 1h39 - Concours international), prix du Jury œcuménique

Dans une triste petite ville bulgare où personne ne fait de cadeau, Gana est complice d'un trafic de cartes d'identité auxquelles elle a accès dans son rôle d'infirmière. Si l'une de ses victimes menace de porter plainte, les responsables du trafic sont impitoyables. Gana le sait, le déplore peut-être, mais reste imperturbable. Pourtant, dans un couloir d'immeuble, elle est subitement submergée par l'émotion. Les harmonies de chants religieux orthodoxes* lui parviennent. Un de ses récents clients déjà dépouillé de ses papiers, Yoan, dirige la chorale. Elle souhaite alors y participer. « Que faut-il faire pour chanter aussi bien ? », « Il faut avoir la foi ! » répond le musicien.

Mais de quelle foi s'agit-il ? Le régime communiste a disparu en Bulgarie depuis plus de vingt ans. Il avait tenu la religion orthodoxe sous le boisseau. Les habitants n'ont plus de repères. « J'ai foi en moi », ajoute le vieux chef de chœur. La foi, quelle que soit sa forme, est donc capable, d'après lui, de créer les élans permettant d'échapper à la désespérance ambiante pour parvenir à la quasi-perfection dans l'exécution d'une œuvre. Elle transcende les possibilités humaines et favorise la communion de ceux qui y participent. Gana le découvre pendant les répétitions exigeantes et en sort transformée. Cette communion la conduira à un dévouement total pour Yoan qui tente de dénoncer les trafiquants.

Ralitza Petrova est scénariste et réalisatrice de toutes ses œuvres : depuis 2007 trois courts métrages bien accueillis par les festivals où ils avaient été acceptés ; en particulier le dernier, *A la grâce de Dieu*, a été présenté au Festival de Cannes 2009. *Godless*, est son premier long métrage. La plupart des acteurs sont non-professionnels, mais choisis pour leur expérience voisine de la vie des personnages qu'ils interprètent. Le retentissant succès du film au Festival de Locarno 2016 (Léopard d'or, Prix de la meilleure actrice et Prix œcuménique), ouvre largement les portes de la notoriété à la jeune femme.

Nicole Vercueil

*Compositeurs : Pavel Chesnokov (1877-1944), Konstantin Shvedov (1886-1954)

habitant(e)s de Bangui (Centrafrique) pendant une décennie d'exactions d'origines diverses ; ou *La nature des chose* (Laura Viezzoli, Italie), quotidien d'un malade de Charcot (sclérose latérale amyotrophique) dont l'attitude face à l'épreuve impressionne. Enfin, d'un sujet parallèle au précédent, *Inimi cicatrizate* (*Cœurs cicatrisés*, de Radu Jude, Roumanie/ Allemagne) se situe à la frontière du documentaire, par la mise à l'écran du roman autobiographique (1937) d'un jeune écrivain victime de tuberculose osseuse, et admirable par sa volonté de vivre malgré tout.

Les fictions

Mais venons-en à la vraie fiction, avec quelques réussites très à mon goût. *The Girl With All the Gifts* (*Surdouée* de Colm McCarthy, Royaume Uni) est une histoire de zombies effrayante à souhait, mais forte d'un message très pertinent pour notre monde ; *Interchange* (*Métamorphose*, de Dain I. Said, Malaisie/Indonésie) mêle brillamment l'intrigue d'un policier noir au fantastique des légendes tribales de Bornéo ; et *Slava* (*Gloire*, de Kristina Grozeva et Petar Valchanov, Bulgarie) fait d'une jeune femme arriviste et d'un cheminot tranquille les deux pôles d'une critique comique et féroce de la société bulgare. A signaler enfin, pour leur qualité chacun dans son genre : *Cessez-le-feu* (Emmanuel Courcol, France) évoque avec originalité la difficulté de survivre à la survie pour les rescapés de 14-18 ; un grand spectacle indien, *Mohenjo Daro* (Ashutosh Gowariker, Inde) reconstitue la chute d'une grande capitale antique ; et l'habile film-catastrophe *Teo-Neol* (Tunnel de Seong-hun Kim, Corée du Sud) distille angoisse, humour et critique sociale.

Combien de ces films ont-ils leur chance d'être vus sur nos écrans dans les mois et années qui viennent ? Bien peu, hélas ; mais la réputation d'une scène de Locarno libre, inventive et exploratrice s'est, pour moi, bien vérifiée !

Jacques Vercueil

Sur la page Locarno du site, plus d'une vingtaine de billets d'humeur

A la recherche du père

***Bezness as usual* d'Alex Pitstra (Pays-Bas 1h33, documentaire de la Semaine de la critique).**

Touchant de vérité, ce documentaire illustre l'envie du réalisateur de découvrir son père biologique dont ses souvenirs remontent à sa quatrième année. Le spectateur averti est ému de l'émerveillement du jeune homme devant la famille chaleureuse qu'il se découvre en Tunisie. Alex y retourne chaque été pour les retrouver. Mais la présence d'une demi-sœur, venue l'accompagner pour la première fois, lui ouvre les yeux : il comprend avec amertume le 'bezness' que cette nouvelle famille a mené en séduisant et épousant de jeunes touristes isolées, et compte exploiter encore à travers leurs rejetons à revenus européens. La désillusion est grande mais ne peut empêcher l'affection, qui s'est installée depuis les quelques fréquentations estivales, de perdurer, cette fois-ci sans aveuglement.

Nicole Vercueil

Les prix du jury œcuménique de Locarno

(Le prix est doté de 20 000 CHF, pour faciliter la distribution du film en Suisse.)

***Godless* de Ralitza Petrova (Bulgarie / Danemark / France, 2016)** « ... Le film se fait cri, lancé d'une profonde détresse, qui appelle au secours... »

Deux mentions :

***Mister Universo* de Tizza Covi, Rainer Frimmel (Autriche / Italie, 2016)**

***Marija* de Michael Koch (Allemagne / Suisse, 2016)**

« ...Le film retrace l'histoire des femmes de l'Europe de l'Est qui doivent lutter pour survivre, souvent en étant obligées de vendre leur corps. Marija poursuit son rêve avec son intelligence, sa capacité à nouer des relations, avec conviction et persévérance. »

Nulle n'est à l'abri

***Le ciel attendra* de Marie-Castille Mention-Schaar (France 1h45, Concours international)**

Les mécanismes des différents appâts que Daech construit sur internet à l'intention des adolescentes sont analysés dans cette fiction basée sur des faits réels.

Une très jeune victime (15 à 16 ans), non nécessairement d'origine musulmane, rêve de pureté, d'héroïsme, de sacrifice pour une cause. Sur le web, à l'aide de son téléphone portable, un garçon un peu plus âgé la contacte, la comprend, l'admire, l'encourage. Il ne demande que peu de chose : ne pas se lier avec des camarades qui n'ont pas les mêmes idéaux, ne pas parler à ses parents de ses relations internet. Puis il donne des exemples de conduite de vie accomplie : porter un voile, ne plus faire de musique, etc. Il la met ensuite en contact avec une jeune fille qui va lui servir de guide pratique et spirituel. Il lui promet le mariage si elle le rejoint en Turquie (il est prince d'un état musulman). La nouvelle amie se préoccupe du voyage et accompagne éventuellement l'adolescente. Le piège est refermé.

Le film s'intéresse à trois exemples à différents niveaux dans ce processus. Dounia Bouzar, contactée par la réalisatrice, lui a donné de précieuses indications : c'est elle qui prend en charge les 'désembrigadements' à l'appel de parents désespérés. Le courage dont cette femme fait preuve en travaillant ainsi à découvert est impressionnant.

Il fallait qu'un film aborde résolument le sujet. Marie-Castille Mention-Schaar s'en est chargée. L'information qu'elle nous livre est saisissante.

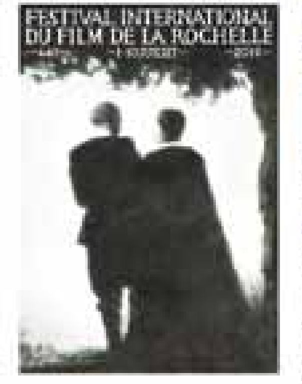
Nicole Vercueil

Margarita Breitkreiz dans *Marija*



La Rochelle 1er au 10 juillet 2016

Le 44ème Festival international du film de la Rochelle a fait cette année encore – et malgré une amputation de 7% de son budget en dépit du chiffre record depuis 43 ans de plus de 85.000 entrées en 2015 – le bonheur d'un public toujours aussi fidèle et aussi nombreux.



La petite équipe permanente du festival est en grande partie composée de femmes ayant toujours accordé une **attention particulière aux femmes** dans sa programmation en privilégiant des cinéastes qui s'y intéressent particulièrement.

Après avoir braqué le projecteur en 2008 sur les cinéastes iraniennes, elle nous a fait découvrir cette année 11 films réalisés par 6 cinéastes turques, et rencontrer deux d'entre elles, Yesim Ustaoglu et Deniz Akçay.

Rétrospectives et hommages

Pour moi les **2 événements majeurs** de ce festival ont été la projection intégrale de l'œuvre impressionnante du grand réalisateur danois **Carl Theodor Dreyer** (1889-1968) - 14 longs métrages (9 muets et 5 parlants) et 8 courts métrages parlants - qui eut l'influence que l'on sait sur des cinéastes comme Bresson, Godard, Rohmer ou Oliveira ; et l'hommage au grand documentariste américain **Frederick Wiseman**, né en 1930 et présent à La Rochelle, dont on a pu voir 14 films passionnants parmi la quarantaine de ceux qui jalonnent depuis 50 ans une filmographie fascinante qui s'attache à montrer dans toute son intensité et dans toute sa variété comment les hommes vivent ensemble.

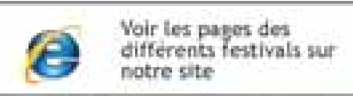
Deux rétrospectives acccompagnaient celle de Dreyer : brève et géniale, celle des films de Jean Vigo ; contrastée mais emblématique de « l'italianitude », celle de l'acteur et réalisateur Alberto Sordi, incarnation du Romain des années 40 à 70.

Deux hommages complétaient, en leur présence également, celui rendu à Wiseman, avec le cinéma libéré et libérateur du jeune Alain Guiraudie (*Rester vertical)* et celui, explorateur et ouvert au monde et aux rencontres du mystérieux Barbet Shroeder (de *More* à *Amnésia*).

Les rubriques « Ici et Ailleurs » et « D'hier à aujourd'hui » témoignaient enfin de l'**éclectisme d'un festival** qui a permis de butiner parmi 44 films du monde entier tournés en 2015/2016 pour raconter la vie comme elle va et 12 films inédits en France ou restaurés de l'histoire du cinéma ; cependant que n'étaient oubliés ni les films pour les enfants ni les ciné-concerts dont le clou a été la projection de *La Passion de Jeanne d'Arc* de Dreyer, accompagnée par un jeune musicien sur les orgues rénovées d'une Eglise Saint-Sauveur bondée.

Jean-Michel Zucker

Les autres prix œcuméniques



Avec des extraits des justificatifs des jurys

Zlin, 27 mai – 3 juin 2016

Abulele de Jonathan Geva (Israël, 2016)

Abulele est un film qui aborde des sujets forts et pertinents, comme le deuil et les préjugés, en s'adressant de façon amusante à un jeune public...

Mention pour : _La vie en grand_ de Mathieu Vadepied (France, 2015)

La Vie en grand est un drame social très réussi avec un héros charmant et convaincant. Nous suivons le parcours troublé mais plein d'espoir d'un jeune garçon piégé dans un contexte difficile mais essayant désespérément de faire le bien pour tous ceux autour de lui. Le film insiste sur l'importance de l'altruisme comme facteur de l'amélioration de la vie.

Karlovy Vary, 1-9 juillet 2015

Confessions (Le confessioni) de Roberto Ando (Italie / France, 2016)

... Un appel à rompre avec le cynisme pragmatique et à tendre vers un contrôle des chaînes de décision du pouvoir, un appel à la conscience et au retour vers les fondamentaux du christinisme.

Synopsis : Roberto Salus, moine charismatique, est l'hôte d'une réunion des ministres de la finance du G8 dans un hôtel de luxe au bord de la mer baltique...



Erévan, 10-17 juillet 2016

Mamiroo (Immortel*) de Seyed Hadi Mohaghegh (Iran)

... Le réalisateur réussit à transmettre ses intentions à travers des images d'une qualité esthétique remarquable. Son style est marqué par la tradition orientale et des images d'une grande vivacité qui nous parlent de la vie et de la mort.

Pour ce numéro d'automne, le numéro spirituel de l'année, nous avons voulu nous interroger sur le lien entre foi et fraternité. Comment celle-ci se traduit-elle dans un engagement concret ? Après un retour sur notre propre pratique profilienne, nous avons choisi quelques films emblématiques, ainsi qu'un hommage à Ken Loach, lauréat d'un prix spécial du jury œcuménique à Cannes en 2009 pour l'ensemble de son œuvre, avant de souligner, dans le coin théo, le lien indispensable entre foi et engagement.

Pro-Fil d'engagement

Pro-Fil propose « un regard chrétien sur le cinéma ». Est-ce que ce regard se traduit par un attachement particulier aux films ou personnages engagés ?

Pour le vérifier, j'ai repris toutes les pages 'A la fiche' des numéros précédents de notre revue. Pour chaque numéro, j'indique le film 'à la fiche' et, s'il existe un lien avec l'engagement, quelques extraits de la fiche. Parfois, j'ajoute des citations d'autres articles.


L'île

1. *L'île (Ostrov)* de Pavel Lounguine (Russie 2006)

Anatoli, un jeune moine convers au lourd passé que « le rachat de son crime, tout au long de son existence, aura confiné à une sorte de sainteté. » Des actes de guérison découlent quasi naturellement de son désir de dépouillement : en somme, un souci de l'autre qui découle du souci de soi.

2. *L'heure d'été* d'Olivier Assayas (France 2007), 3. *Etreintes brisées* de Pedro Almodovar (Espagne 2009)

4. *Téhéran* de Nader T. Homayoun (Iran, France 2009)

« C'est une peinture de la réalité civile et une aventure humaine, avec son regard quasi-documentaire » où le réalisateur dénonce « les travers d'une société ».

5. *Shutter Island* de Martin Scorsese (USA 2008)

6. *La stratégie du choc* de Michael Winterbottom et Matt Whitecross (Grande-Bretagne 2009)

« Nous sommes confrontés ... à un effort de vigilance et de réflexion… le débat est plus que jamais nécessaire sur la toujours possible 'manipulation' exercée par les images ! »

Dans l'édito de ce numéro, Alain Le Goanvic affirme : « Notre mission à PRO-FIL est de promouvoir le cinéma, mais pas n'importe lequel. Nous sommes cinéphiles, passionnés, enragés parfois ! »

7. *Même la pluie* d'Iciar Bollain (France, Mexique, Espagne 2010)

« Si les projets du réalisateur de la fiction, Sebastian/Gael Garcia Bernal, apparaissent généreux, ceux des auteurs qui l'ont imaginé peuvent être qualifiés de courageux… l'intention évidente des auteurs, de montrer que les mêmes violences et les mêmes injustices peuvent affecter des situations séparées par des siècles d'Histoire. » Voilà un film sur l'engagement - pour en montrer toute l'ambiguïté. Remarquons que ce film est de très loin celui que les internautes cherchent le plus sur notre site !

8. *La graine et le mulet* d'Abdellatif Kechiche (France 2008)

« Il nous donne à voir une société de petites gens hauts en couleur, solidaires parfois, jaloux parfois, authentiques toujours… Formidable comédie sociale. »

9. *Agora* d'Alejandro Amenabar et Mateo Gil (Espagne, USA 2009)

C'est un « message de dénonciation de l'intolérance » que cette histoire de la jeune philosophe persécutée par le fanatisme religieux dans l'Alexandrie du IVe siècle.

10. *Quatre minutes* de Chris Kraus (Allemagne 2007). 11. *Carnage* de Roman Polanski (France, Allemagne, Pologne 2011). 12. *Les adieux à la Reine* de Benoit Jacquot (France, Espagne 2012)

13. *Mur* de Simone Bitton (France, Israël 2004)

Documentaire sur le « mur que construisent les Israéliens pour assurer leur sécurité et se protéger des attentats palestiniens… une des faiblesses de ce film : l'absence de témoignages de colons israéliens favorables à cette 'barrière de sécurité'. »

Dans l'édito, Alain Le Goanvic écrivait : « Moyen de 'compréhension du monde contemporain '… le cinéma alimente le 'feu sacré'… pour transmettre les valeurs auxquelles nous croyons ».

Toujours dans ce numéro, j'avais relaté la standing ovation offerte à Harry Belafonte par les 8 000 (!) spectateurs de la Piazza Grande à Locarno, où il dit que « ce n'est pas tant [lui] qui reçoit le prix, mais tout ce pour quoi [il] s'est engagé dans la vie. C'est aussi ça, le cinéma : partager des convictions, les porter devant un public, pour que notre monde soit meilleur demain. » Et Marco Solari, président de Locarno, dans une interview : « La culture a un rôle éminem-

ment politique, celui de tenir ouvert un dialogue entre les êtres qui autrement ne se comprendraient pas. »

14. *Les marches du pouvoir* de George Clooney (Etats-Unis d'Amérique 2011)

Le film dénonce les « limites de la démocratie dans la course effrénée au pouvoir. »

Françoise Nicoladze parlait dans l'article introductif du dossier, à propos de Jorge Semprún, d'une « ...identité permanente ..., harcelée par l'Histoire, engagée charnellement, intellectuellement et même spirituellement avec la méditation sur le Mal radical, enraciné, pour Jorge Semprún, comme le Bien, dans la condition humaine. »

Et dans le 'coin théo', sous le titre « Ton prochain comme toi-même », j'écrivais : « L'engagement pour l'autre est le ciment à la fois du vivre ensemble en société et de la relation à la Transcendance… Avec le pouvoir apparaît le danger d'abus… comment faire pour éviter le piège de l'abus de pouvoir ? Par l'attention aux faibles justement. Je dirais même, par l'attention amoureuse aux faibles… »

15. *Reality* de Matteo Garrone ((France, Italie 2012). 16. *Chacun son cinéma* (divers pays et réalisateurs, 2007). 17. *Heli* d'Amat Escalante (Mexique, France, Allemagne, Pays-Bas 2013)

18. *La pirogue* de Moussa Touré (France, Sénégal 2012)

Un film engagé, à coup sûr, mais dans lequel les seules personnes engagées le sont dans des limites telles que leur travail perd tout son sens. « Humanitaire, certes, mais humain ? ... métaphore d'une société à la dérive, qui a perdu tout horizon. »

La pirogue



19. *Gebo et l'ombre* de Manoel de Oliveira (France, Portugal 2011)

Une histoire de petites gens qui pose la question : « Quelle est la place du devoir et de l'honneur en temps de pénurie ? »

20. *No* de Pablo Larrain (Etats-Unis d'Amérique, Chili, Mexique 2012)

« Un film politique aux résonances brechtiennes » qui montre que l'engagement efficace n'est pas forcément celui qu'on croit. Le héros du film arrive à faire triompher le NON à la dictature, non par un engagement particulièrement fort - « sa conscience politique n'a pas atteint sa maturité » - mais par l'efficacité redoutable des techniques publicitaires dont il est le champion.

21. *Laïcité Inch'Allah* de Nadia El Fani (France, Tunisie 2011)

Documentaire « tourné dans les rues de Tunis avant la 'révolte du Jasmin' ». Film engagé, mais pas sur l'engagement.

22. *Il va pleuvoir sur Conakry* de Cheik Fantamady Camara (France, Guinée 2007)

B.B., jeune caricaturiste engagé par son pinceau dans la lutte contre l'obscurantisme et l'hypocrisie religieuse, veut « se battre pour exercer librement son métier et vivre son amour pour la belle Kesso… »

23. *The Artist* de Michel Hazanavicius (France 2011)

24. *L'esquive* d'Abdellatif Kechiche (France 2003)

« ... portrait de la France de l'immigration ... la langue des cités trouve ici ses lettres de noblesse et revendique l'égalité avec son aristocratique ancêtre : le français du dix-huitième siècle. Et par là - mais pas que par là - le film d'Abdellatif Kechiche est aussi politique que l'étaient les pièces de Marivaux à leur époque. »

25. *Les combattants* de Thomas Cailley (France 2014)

26. *Une vérité qui dérange* de Davis Guggenheim (Etats-Unis d'Amérique 2006)

« Al Gore s'est reconverti en commis voyageur de défense de la planète, allant de continent en continent pour présenter une conférence… alertant le monde sur les dangers du réchauffement climatique. Le film de Davis Guggenheim le suit dans son engagement… Sorte de Jonas moderne, Al Gore crie contre une Ninive planétaire qui refuse de faire face à une vérité qui dérange. »

Dans l'édito, Alain Le Goanvic écrivait : « Certaines idéologies qui parcourent le monde veulent clairement faire taire les voix qui s'élèvent pour dénoncer les crimes contre l'esprit et la liberté. Du *Dictateur* à *Taxi Téhéran*, la dénonciation de l'intolérance et de l'obscurantisme a continué, elle ne doit pas cesser… pour témoigner de ce monde de paix et de fraternité que nous défendons. »

27. *Etreintes brisées* de Pedro Almodovar (Espagne 2009), la même fiche que *VdP* n° 3 - oups ! Un article relate « le Prix du Film pour la Paix » à la Berlinale.

28. *L'homme qui répare les femmes* de Thierry Michel (Belgique, Congo, Etats-Unis d'Amérique 2016)

Voilà un film dédié à un personnage résolument engagé : « Prix Sakharov 2014 et deux fois proposé pour le Nobel de la Paix, le Docteur Mukwege est internationalement connu comme l'homme qui répare ces milliers de femmes violées durant 20 ans de conflits à l'est de la RDC… Malgré l'intention parfois hagiographique du montage, ce documentaire, dont la violence des images et des témoignages est souvent à la limite du soutenable, est un appel à l'aide lucide et militant et une œuvre profondément émouvante. »

Dans l'édito, Jacques Champeaux cite Nicole Vercueil s'interrogeant sur les raisons qui poussent les grands jurys à primer souvent les mêmes films que les jurys œcuméniques, notamment à propos de *Fuocoammare* de Gianfranco Rosi, documentaire, sur les migrants africains, primé à Berlin. « Il faut sans doute… y voir une forme de pression de l'actualité, une manifestation d'une certaine exigence morale qui fait que des artistes, qui ne sont là que pour juger la qualité esthétique, ne peuvent rester indifférents, dans un monde en crise, au message porté par ces films. »

Conclusion

En distinguant « films engagés » et « films sur des personnages engagés » nous avons, sur 28 numéros, deux documentaires sur des personnes engagées (26 et 28), trois documentaires engagés (6, 13 et 21), deux fictions sur des personnes engagées (7 et 20) et quatre fictions engagées (14, 17, 18 et 24).

A quoi il faut ajouter les films qui, en montrant simplement une certaine réalité sociale, en dénoncent les travers et les injustices (4, 8, 15 et 19), ceux qui mettent en scène un combat pour la liberté de penser et de croire (9 et 22) et un film qui fait découler l'action bienfaitrice de la spiritualité (1), questionnable à son tour.

C'est sûrement plus que la moyenne nationale sur tous les films qui sortent. Mais ce qui est remarquable, c'est que dans les appréciations transparaît une certaine mise en question de l'engagement explicite. Dans *No*, le personnage principal s'engage moins par conviction que par savoir-faire, et dans *Même la pluie* l'engagement déclaré des protagonistes s'échoue sur la réalité, alors que le cynisme calculateur du producteur se mue en compassion efficace. L'engagement n'est pas toujours celui pour lequel il se fait passer. Celui du cinéma semble plutôt résider dans sa force de dénonciation des injustices en mettant en scène simplement les réalités sociales de notre monde - « pour que notre monde soit meilleur demain ».

Waltraud Verlaguet

Merci patron ou le retour de Robin des bois

Engagement et fraternité imprègnent cette satire sociale, pleine d'humour et qui est déjà l'un des événements cinématographiques de l'année en France

Sans aides du Centre national du cinéma ni publicité, *Merci patron*, sorti en février 2016, marque l'apparition d'un nouveau Robin des bois, un Robin des villes venu prendre fait et cause pour une famille de salariés licenciés de la région de Valenciennes (Nord). Grâce au bouche-à-oreille, ce film qui n'est pas une fiction et s'en prend pour de bon, avec ruses et malice, à un seigneur du textile, a déjà été vu par 500.000 spectateurs, le plus souvent enchantés !

En contraste avec un désespoir social plutôt répandu, l'événement résulte avant tout de la détermination et de l'engagement de Jean-François Ruffin, son réalisateur. Originaire de la région d'Amiens, ce dernier a commencé par fonder en 1999 un journal, *Fakir*, dans lequel il a publié reportages et enquêtes sur la condition sociale des ouvriers du Nord et de Picardie, avec le souci de débanaliser les licenciements. Huit ans plus tard, il a décidé de mettre en scène dans *Merci patron* le couple Serge et Jocelyne Klur, tous deux anciens employés d'une filiale du groupe LVMH, délocalisée en Pologne tandis qu'ils furent licenciés. Arrivés en fin de droits, ils vivent, ou survivent comme le montre le film, avec 400 euros par mois. Evoquant sa familiarité avec ce malheur courant dans sa région, lors d'une interview télévisée à *Arrêt sur images*, Jean-François Ruffin souligne : « Cette détresse, j'ai eu l'occasion de la croiser pendant mon travail (...) Près des usines désaffectées du groupe textile Boussac-Saint-Frères, démantelé par Bernard Arnaud, actuel PDG de LVMH, ça suintait la misère, les gens qui mangent aux restos du cœur, ceux qui vont chercher des bons à la mairie ».

De J'aime Roger à J'aime Bernard

Vêtu d'un maillot proclamant avec insolence 'J'aime Bernard', il avoue son admiration pour le scénariste et réalisateur américain Michael Moore. Auteur de documentaires engagés contre le capitalisme et ses conséquences, l'Américain a délivré dans *Roger et moi* (1989) une charge virulente contre les restructurations opérées par la direction de General Motors et son PDG Roger Smith : la fermeture des usines Flint dans le Michigan s'était accompagnée de 30.000 licenciements. S'inspirant des procédés de l'humoriste Jean-Yves Lafesse, expert en canulars téléphoniques et gags dans la rue, et n'hésitant pas à cacher sa caméra, Ruffin s'est fait la main en tentant, en vain, d'approcher Bernard Arnaud lors de l'assemblée des actionnaires, dont il fait partie puisque possesseur d'une action !



Merci patron



Dans la deuxième partie du film, Ruffin se fait le protecteur direct des Klur dont le sort s'est aggravé à la suite d'un accident et d'une menace de saisie de leur maison. Pour cette famille au bord du gouffre et qui ne sait pas comment s'en sortir, 45.000 euros sont réclamés à LVMH ainsi qu'un contrat à durée indéterminée pour Serge, en dédommagement du préjudice subi par les licenciements. Ruffin entend « rendre visible une France invisible » et recourt à tous les moyens possibles, y compris la dissimulation d'identité, le déguisement ainsi que le chantage à la publication... dans *Fakir* (!), pour piéger le responsable de la sécurité de LVMH venu négocier. Le film prend alors des allures de thriller et le spectateur n'en revient pas de l'audace de Ruffin... qui finit par obtenir gain de cause ! Et on reste sidéré par la défaite de ce Goliath aux pieds d'argile, terrassé par la solidarité entre le couple de prolétaires et l'intellectuel fraternel.

Françoise Wilkowski-Dehove

Jusqu'où peut-on aller dans son engagement ?

Paulina (La Patota) de Santiago Mitre (Argentine 2015, 1h45)

Le film de Santiago Mitre, Grand prix de la Semaine de la critique au festival de Cannes 2015, ouvre un débat intéressant sur la fidélité à un idéal poussée à son paroxysme.

Paulina, jeune avocate, renonce à une brillante carrière pour se consacrer à l'enseignement dans une région défavorisée d'Argentine. Paulina est issue d'un milieu bourgeois de gauche mais elle ne se contente pas de l'engagement intellectuel de son père, un juge puissant, et veut aller sur le terrain pour vivre son engagement social parmi les rejetés. Peu de temps après son arrivée, elle est agressée par une bande de jeunes et découvre que celui qui l'a violée est un de ses élèves. Malgré les pressions de son entourage, elle refuse de dénoncer les coupables et, enceinte, décide de ne pas avorter.

Le film utilise un procédé qui est parfois artificiel mais qui se justifie ici tout à fait : la reprise d'une même période de vie vue par deux protagonistes différents. La scène du viol est présentée d'abord du point de vue de Paulina, puis du point de vue de la bande de violeurs, et la vie de Paulina après le drame est présentée successivement de son point de vue puis de celui de son père. Le réalisateur met ainsi en valeur 'l'étrangeté de l'autre', les différences irréductibles dans la façon d'appréhender un acte ou une décision.

Fidélité ou obstination ?

Comment interpréter la position inébranlable de Paulina ? Ses débuts de pédagogue ne sont pas une réussite et elle pourrait se décourager, pourtant elle persévère et ce semi-échec semble renforcer sa volonté, peut-être d'ailleurs par simple orgueil, pour ne pas donner raison à tous ses proches qui avaient cherché à la dissuader. Ce jusqu'au-boutisme va se traduire par des réactions de moins en moins compréhensibles par son entourage : ne pas dénoncer les coupables, garder l'enfant né du viol. La première décision peut à la rigueur se comprendre ; pour Paulina, comme elle le dit

« La justice ne cherche pas la vérité quand des pauvres sont suspectés. Elle cherche des coupables. ».

En ne dénonçant pas, elle reste fidèle à son idéal politique. Mais garder l'enfant pose un autre type de débat. Elle n'est pas contre l'avortement pour des motifs religieux, elle prendrait sans hésiter la décision d'avorter si des gens de son milieu l'avaient violée. Les motifs de sa décision sont donc à rechercher dans une fidélité extrême aux principes qui l'ont amenée à s'engager : avorter dans cette situation pourrait être interprété, sinon par les autres mais en tout cas par elle-même, comme un mépris du déshérité qui l'a violé, comme un refus de cet homme parce qu'il est inculte, ivrogne et brutal, parce qu'il ne fait pas partie de son monde. Elle se grandit elle-même, ou croit se grandir, en défendant l'indéfendable, en acceptant chez ces miséreux un machisme et une violence qu'elle n'accepterait pas dans la bonne société.

Dès lors, chacun peut interpréter l'attitude de Paulina à sa façon. Est-elle un personnage christique dont l'engagement et la fidélité à ses idéaux forcent l'admiration ? Est-elle une jeune rebelle qui veut avoir raison contre toute la société ? Est-elle une entêtée dont l'obstination irrationnelle est en train de gâcher la vie ? Le film ne tranche pas mais il soulève des questions sur les limites de l'engagement et sur la façon dont celui-ci peut être perçu par les autres.

Jacques Champeaux

L'engagement politique dans le film historique

A côté de pures fictions comme *Paulina*, le cinéma a souvent montré l'engagement politique de personnages réels : ainsi le biopic de Gus Van Sant, *Harvey Milk*, sur le militant des droits des homosexuels dans les années 70, ou le plus récent *Selma* d'Ava DuVernay sur le combat de Martin Luther King pour les droits des Noirs aux Etats-Unis, ou encore *Invictus* de Clint Eastwood, sur l'engagement de Nelson Mandela en faveur de la réconciliation des Sud-africains par le biais de leur équipe de rugby. Ces films mêlent habilement fiction et faits réels pour écrire un récit historique sur l'engagement d'un homme dans le combat politique, au sens noble du terme. Une mention spéciale doit être décernée à *L'homme de fer* d'Andrzej Wajda qui relate les grèves des chantiers navals de Gdansk (1980) qui ont commencé à ébranler le système communiste. Ce film, Palme d'or à Cannes en 1981, doit sans doute sa vérité et son souffle exceptionnels au fait qu'il a été réalisé, contrairement aux films cités précédemment, seulement quelques mois après les événements et que le héros, Lech Walesa, joue son propre rôle dans le film !

L'œil paresseux

Fuocoammare de Gianfranco Rosi (Italie, France 2015, 1h 47), documentaire, Ours d'Or et Prix du jury œcuménique à Berlin 2016.

A la manière de l'Europe, « ils ont des yeux et ne voient point ».

Les premières images de *Fuocoammare* s'ouvrent sur un gamin d'une dizaine d'années, Samuele, déambulant dans un paysage couvert de végétation méditerranéenne. Il examine un pin courbé par les vents, en fait le tour, pénètre dans ses branches, s'élève le long du tronc, choisit longuement, et finit par couper un tronçon de branche, le taille, l'ajuste du regard, le perfectionne au couteau. On reconnaît alors une fourche de lance-pierre.

Ce pourrait être un paradis pour les enfants, mais le réalisateur de ce documentaire, Gianfranco Rosi, a planté sa caméra sur l'île italienne de Lampedusa. Située à mi-chemin entre le sud de la Sicile et la côte tunisienne, elle a été, depuis vingt ans, la première étape visée par près de quatre cent mille migrants fuyant l'Erythrée, la Libye et tous les pays africains en proie à des guerres fratricides. Elle reste la principale porte de secours pour les fugitifs en direction de l'Europe. Rosi a choisi de forger une métaphore qui assimile l'ensemble des Européens à la petite population (près de cinq mille habitants) de l'île.

Les espaces opposés des communications

Le réalisateur s'appuie dans ce but sur chacun des personnages qu'il va suivre. Les premiers sont choisis dans la famille de Samuele : la grand-mère, le père, et l'enfant.

Samuele a une soif étonnante d'apprendre et s'y applique. Tout d'abord, de son père il veut connaître l'ancienne vie de marin au long cours puis celle, actuelle, de pêcheur à laquelle lui-même se destine ; pour s'aguerrir contre le mal de mer, il se promène sur le ponton agité par une grosse mer et s'initie à l'utilisation des rames guidé par un copain aîné. Il transmet aussi son savoir sur la chasse au lance-pierre à un autre enfant de son âge. L'éducation est faite par tous et pour tous dans l'île. La grand-mère trône dans la cuisine en compagnie constante de l'unique radio du coin dont le DJ écoute et retransmet les messages personnels des auditeurs, accompagnés de la musique appropriée.

S'articule alors un parallèle entre cette radio et celle des garde-côtes de la marine nationale italienne qui reçoivent les messages de détresse des bateaux de migrants dans la tempête. L'émotion des naufragés les empêche de faire part de leur localisation. Les mots en leitmotive sont – Sauvez-nous ! – Les hélicoptères font des recherches de nuit, dans la tourmente, hélitreuillent les cas les plus graves, signalent les autres qu'iront chercher des embarcations rapidement descendues des flancs des bateaux de secours : femmes et enfants d'abord, suivant le code maritime, puis les hommes, enfin les nombreux corps de ceux pour qui il n'y a plus rien à faire. Le film suit ensuite l'itinéraire administratif de ces êtres - prostrés par les horreurs côtoyées et inquiets pour ce que l'avenir leur réservera - dans leurs examens médicaux (il s'agit de soigner immédiatement les plus souffrants), puis dans leur identification, enfin dans leur installation dans des lieux d'hébergement où les jeunes gens peuvent se détendre dans un match international de foot au ballon de chiffons.

On ne s'habitue pas

Un seul homme fait le lien entre ces deux communautés : le médecin. Le réalisateur le suit dans son engagement auprès des malheureux naufragés tentant de détecter les malades pour les aiguiller rapidement vers un hôpital approprié, rassurant une femme qui accouche de jumeaux mais aussi autopsiant les corps pour connaître les causes de leur décès. – On ne s'habitue pas – confie-t-il. Dans chaque cas, les gestes sont empreints de respect et d'amour. Ce même amour, cette même patience, s'expriment pour Samuele qui vient le consulter pour la déficience d'un de ses yeux. Le médecin va obturer l'autre, quelques mois, pour permettre à celui qui ne voit pas de progresser… Manque-t-il un médecin à l'Europe ?

Dans ce petit coin où tous les habitants se connaissent deux populations s'ignorent, l'une dans la vie tranquille des occupations habituelles de la vie, l'autre dans la faim, le dénuement, l'incertitude et marquée par la mort. Demandée par une auditrice au DJ, la chanson très populaire sur l'île et dont la mélodie est souvent reprise dans le film : *Fuocoammare*, forme pourtant aussi un lien : elle rappelle la seconde guerre mondiale en Méditerranée où les tirs rougeoyants des canons semblaient mettre 'le feu à la mer'. Ce 'feu à la mer' est maintenu par l'instabilité et les guerres sur le continent africain. – What's your position ? – demandent les garde-côtes aux naufragés, – Quelle est votre position ? – nous retourne Gianfranco Rosi.

Nicole Vercueil

Fuocoammare



Ken Loach, la fraternité engagée

Issu de la tradition documentariste britannique (BBC), comme Mike Leigh et Stephen Frears, Ken Loach témoigne dans toute son œuvre filmique d'une grande cohérence. Il se place résolument du côté des sans-grades, des humiliés.

Si l'humain est au centre de ses films, sa préoccupation s'attache aux victimes collatérales d'un système économique intrinsèquement injuste. Les histoires prennent les allures d'enquête sur les causes et les conséquences des souffrances sociales en Grande-Bretagne essentiellement. A la différence d'un Mike Leigh, son style de cinéma est marqué par la distanciation, se gardant de tout pathos et de sentimentalisme, mais s'évertuant à décrire avec précision l'état de souffrance sociale et psychologique de ses personnages. Qu'on soit d'accord ou pas sur les présupposés idéologiques qui irradient les scénarios (dont une majorité est signée Paul Laverty), chaque film apporte une vision documentée au travers de personnages qui souffrent et qui luttent pour garder leur dignité.

Des personnes déboussolées et en survie

Pas de larmes pour Joy est réalisé en 1967, alors que Loach s'émancipe de la BBC. Mariée à Tom, un voleur de petite envergure qui atterrit en prison, Joy élève son fils avec les moyens du bord. Elle rencontre Dave qui devient son amant mais se retrouve, lui aussi, en prison pour hold-up. Employée dans un pub, elle mène une vie sans attraits, pour finalement reprendre la vie commune avec Tom à sa sortie de prison. Caméra à l'épaule, décors réels, on se croirait dans un reportage sur les quartiers pauvres de Londres. Le style du réalisateur ne cessera de s'affirmer et de s'affiner pendant un demi-siècle et plus de cinquante films.

Avec *Kes* (1969), il s'attache au monde de l'enfance. Billy vit dans une ville minière du nord-est de l'Angleterre, dans le Yorkshire. Mal aimé, et mauvais élève, il fait souvent l'école buissonnière. Un jour, il recueille un jeune faucon qu'il apprivoise et dresse. Sa vie prend un sens nouveau. Son professeur l'incite à faire un exposé à la classe, il est brillant et convainquant. Hélas, en conflit avec son frère pour une question d'argent, celui-ci se venge en tuant l'oiseau. Ken Loach signe un chef d'œuvre dans la dénonciation d'un système scolaire et social inadapté. Sans emphase, mais poignante, est la séquence de la fin : Billy enterre Kes, dans l'indifférence de la famille.

Alors que dans *Raining Stones* (1993), Bob et son ami Tommy, tous deux chômeurs de longue durée, sont confrontés à la nécessité de nourrir leur famille et d'assurer au moins une vie décente (pour cela tous les moyens sont bons, dont voler un mouton !), on rencontre dans *The Navigators* (2002) des cheminots confrontés à la privatisation des chemins de fer, qui va entraîner leur licenciement. Deux films centrés sur la situation économique qui sont une critique en règle du système thatchérien en Angleterre. A noter que les comportements des personnages déclenchent souvent l'hilarité du spectateur. L'humour est une arme contre le désespoir.

L'humour est une arme contre le désespoir.

Dents serrés et poings fermés, Liam va avoir 16 ans. Il veut offrir une caravane à sa mère autorisée à sortir de prison pour fêter son anniversaire. La caravane serait la symbolisation d'une famille reconstituée, réunissant sa sœur, sa mère et lui. Mais c'est sans compter sur Stan, le compagnon de sa mère, minable trafiquant de drogue, le type même de la mauvaise influence, qui va le mener à sa perte. C'est la thématique de *Sweet Sixteen* (2002) au titre ironique. Liam a la vie devant lui, il luttera, comme tous les 'héros' du cinéaste.

La voix de l'indignation

Dans le registre d'une critique acerbe du système néolibéral, il faut citer *It's a Free World* (2007). Angela, créatrice de sa société d'intérim, fournit aux chantiers une main d'œuvre bon marché, composée entièrement d'immigrés. Victime plus qu'exploiteuse, elle va souffrir d'exploiteurs professionnels. Ken Loach sait faire passer l'humain avant toute chose. Angela est plus à plaindre qu'à condamner. Dénoncer, s'indigner, lutter contre les pouvoirs en place, ne pas cesser le combat pour une société plus juste.

Alors qu'il avait annoncé en 2014, après *Jimmy's Hall*, son désir d'arrêter le cinéma, il reprend la caméra et réalise avec son fidèle scénariste, ce qui sera sa deuxième Palme d'Or, en 2016 : *Moi, Daniel Blake*.

> – Le cinéma est porteur de nombreuses traditions, l'une d'entre elles est de présenter un cinéma de protestation, un cinéma qui met en avant le peuple contre les puissants –

déclare-t-il en recevant la Palme. Sans nul doute, la conviction de toute une vie !

Alain Le Goanvic

Foi et engagement

COIN THEO

La foi est souvent considérée comme irrationnelle parce qu'elle croit en une réalité autre que celle visible à l'œil nu. Pourtant, ce n'est pas tant une question de rationalité que d'engagement.

Au XVIIIe siècle, les idées des Lumières se sont imposées en France contre une Eglise quasi toute-puissante (alors qu'en Allemagne elles étaient portées par les Eglises protestantes). De ce fait il est très difficile en France d'être pris au sérieux en tant que intellectuel croyant. Oh, il y a des exceptions notables, bien sûr, comme Paul Ricoeur et bien d'autres. Mais dans une soirée, entouré d'amis athées bon teint comme il se doit, dire qu'on est croyant provoque régulièrement incrédulité et inquiétude. Comment se fait-il ? Comment est-ce possible ?

Les Droits de l'Homme

Une des images dont je me sers alors volontiers pour expliquer ce qu'est la foi, ce sont les Droits de l'Homme.

Quand je regarde autour de moi je constate que les hommes sont tous différents et que ces différences déterminent la façon dont ils sont traités par d'autres. C'est la réalité. N'est-il pas rationnel et raisonnable d'accepter la réalité telle qu'elle est et d'agir en conséquence, en essayant d'être plutôt du côté des forts, des riches, des puissants ? Et pourtant, des hommes se sont levés pour clamer que, malgré leurs différences apparentes, les hommes sont fondamentalement égaux. Animée par l'esprit du siècle des Lumières, l'Assemblée adopte, en août 1789, la « Déclaration des Droits de l'Homme et du citoyen ».

Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits.

(Article premier de la Déclaration des Droits de l'Homme)

De même, le croyant se lève et proclame que la loi du plus fort, la haine et la mort n'ont pas le dernier mot ni dans la vie des hommes ni dans l'Histoire.

Mais une telle proclamation ne vaut que si elle est suivie d'un engagement. Les Droits de L'Homme ne valent que par l'engagement de ceux qui luttent pour qu'ils soient. La foi n'est foi que si le croyant s'engage à ce que la loi du plus fort, la haine et la mort n'aient pas le dernier mot.

Les actions qui découlent de cet engagement peuvent être considérées par la théologie catholique comme mérites participant du salut, alors qu'en régime protestant, elles découlent simplement de la foi, elles en sont les conséquences naturelles, le salut, quant à lui, ne relevant que de la grâce. Subtilités théologiques peu comprises dans notre modernité laïque qui a du mal à concevoir la notion même du salut.

Mais l'engagement, ça parle toujours et à tous - serait-ce là un descendant de la foi ?

Un engagement – religieux ?

D'ailleurs, les représentations picturales des Droits de L'Homme ont un fort accent religieux.

Religieux, certes, mais de là à croire au Dieu de Jésus Christ ? C'est une autre histoire. Mais de toute façon, nous ne savons pas qui est Dieu. Personne ne peut dire comment il est. Nous ne pouvons savoir que ce qu'il n'est pas assurément : un vieil homme barbu sur un nuage blanc en train de tirer les ficelles de



Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, adoptée par l'Assemblée nationale française le 26 août 1789, par Jean-Jacques Le Barbier.

l'Histoire pour récompenser les bons et punir les méchants. Dire que nous ne pouvons savoir de Dieu que ce qu'il n'est pas, c'est ce que nous enseigne la théologie apophatique. La théologie moderne a forgé pour cela l'expression du Tout Autre : dès que je dis quelque chose sur Dieu je peux être sûr que j'ai tort : Dieu est toujours différent de ce que je m'imagine, toujours en train de remettre en question les images que je me fais de lui.

Toujours différent : c'est cette différence fondamentale qui m'invite à accepter et prendre soin de celui qui est différent de moi. « Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites » (Mt 25,40).

En ayant retravaillé, pour ce dossier, sur les anciens numéros de *VdP*, je suis tombée sur ce que j'écrivais dans le n° 1, consacré à la spiritualité :

> « le Christ nous invite à nous 'dé-soucier' de nous-mêmes : non parce que nous ne serions pas importants, mais parce que notre dignité nous est donnée par un Autre, elle n'est pas de notre ressort. Ainsi décentrés du moi, nous pouvons prendre au sérieux notre engagement pour l'autre. »

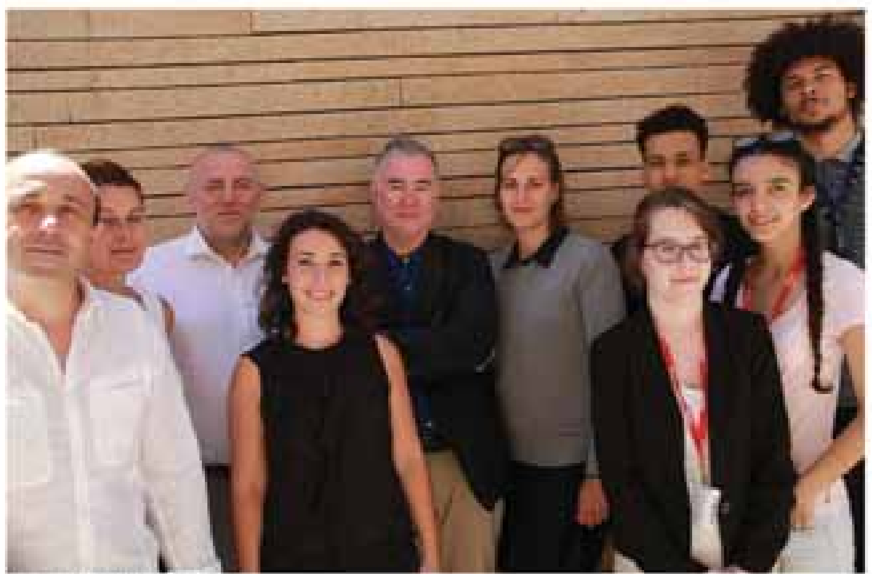
Je persiste et signe.

Waltraud Verlaguet

Le Jury de l'École de la Seconde Chance

PRIX Marseille Espérance du FID Marseille

Ce prix est attribué à l'un des films de la Compétition Française, Internationale ou Premiers Films. Le jury Marseille Espérance est composé d'élèves de l'école de la Deuxième chance de Marseille. Il est doté par la Ville de Marseille.



Le jury Marseille Espérance

Elles s'appellent Hasnia et Céline. Elles sont deux des six jeunes stagiaires qui composent le Jury de l'École de la Seconde Chance. Elles ont visualisé avec la plus grande assiduité 14 films en compétition et 4 hors sélection en cinq petits jours. Elles auraient même souhaité participer à plus d'Agora, ces moments d'échanges avec les réalisateurs, mais les contraintes de déplacement entre les divers sites de projection du FID les ont contraintes à renoncer.

Il n'est pas besoin de parler de motivation. Elles ont vécu une « expérience unique » avec leurs camarades du Jury chargé de remettre le Prix Marseille-Espérance, doté par la Ville de Marseille.

« Quand on apprécie le moment présent et qu'on se trouve en position de critiquer et de débattre en groupe d'un film, on en sort plus grands, plus réfléchis »

disent les deux jeunes femmes. Hasnia s'est forgée pendant le Festival :

« avant je disais [en voyant un film] j'aime ou j'aime pas. J'ai appris à critiquer ».

Elles ont gagné en confiance, à l'image des quatre autres qui ont, avec une facilité déconcertante, endossé leur mission et arborent des T-shirt Agnès B « Jaime le cinéma » et portent comme un étendard leur sac FID 2016, jaune citron, bourré de documentation glanée sur place et des biscuits. Ce n'est déjà plus un apprentissage, cela ressemble à une deuxième peau.

Le petit groupe sélectionné par Véronique et Serge, les deux formateurs qui les accompagnent, se prête à tous les jeux. Ils voient les films mais deviennent à leur tour acteurs d'un documentaire. Une caméra les suit dans leur aventure cinéphile. On les sent à l'aise. Ils parlent entre eux, répondent tous azimuts aux divers interlocuteurs qui les rencontrent, fut-ce le Délégué Général du FID, Jean-Pierre Rehm, qui vient s'attabler avec eux après leur délibération. Quand il découvre le Prix et la Mention Spéciale, qui ne seront dévoilés qu'en soirée de clôture, il ne peut réprimer une larme et chausse ses lunettes de soleil. On a beau être en terrasse, c'est ce jury jeune qui est éblouissant de maturité.

Marseille Espérance

Depuis plus de 10 ans, les chefs religieux des principales communautés de Marseille se regroupent autour du premier magistrat de la ville pour se concerter et affirmer, chaque fois que la situation l'exige, leur volonté de vivre ensemble en paix et dans le respect de la spécificité de chacun.

Les responsables arméniens, bouddhistes, catholiques, juifs, musulmans, orthodoxes et protestants ont établi un véritable partenariat des forces spirituelles, communautaires et culturelles de la Ville.

Ils discutent régulièrement, non pas de religion, mais de toute question relative à la vie des communautés à Marseille. Ils prennent ou soutiennent toute initiative qui favorise le dialogue, l'échange et un climat d'ouverture et de respect de l'autre par la connaissance mutuelle.

Leur but est également de réduire la méfiance de l'autre et de bannir la haine et les préjugés. (http ://www.religionspourlapaix.org)

École de la deuxième chance de Marseille

Première structure de ce type créée en Europe en 1997, l'École de la deuxième chance de Marseille assure, par la formation, l'insertion professionnelle et sociale de jeunes adultes de 18 à 25 ans sortis du système scolaire depuis au moins un an, sans diplôme ni qualification.

L'E2C Marseille accueille chaque année près de 750 jeunes et les prépare à toutes les filières par un dispositif de formation entièrement individualisé. Un tiers du parcours à l'E2C Marseille se déroule en alternance en entreprise. (http ://www.e2c-marseille.net)

Crève cœur de Benjamin Klintoe (France, 2016 – 43')

FID Marseille 2016 en Sélection officielle et Compétition française, Première mondiale
Image : Clément Le Penven ; montage : Vincent Tricon ; son : Anglionin Louis
Interprétation : Clément Borre, Jean-Pascal Cavallaro, Christophe Faber, Benjamin Girard, Marvin Aillaud
Production : KIDAM
Résumé :
A 30 ans, Jonathan vit toujours chez ses parents, en périphérie de Haguenau. Il profite du confort de la maison familiale pour poursuivre son travail de peintre. Pourtant, tout n'est pas si simple au Crève Coeur. Dans cette grande maison de la région Alsace, les crises psychiatriques de Jonathan viennent rompre le calme apparent et laissent poindre les fêlures, sous la surface lisse d'une riche famille de la suburbia. (www.kidam.net)

Un choix muri

Leur choix est déterminé. Ils ont certes été séduits par l'esthétique et les ralentis en super HD de *Fructose* d'Iván Argote, ils ont cependant donné leur préférence à des réalisations plus sombres. Le *Crève Coeur* lorrain, humide et nocturne du jeune Benjamin Klintoe recueille leur Mention Spéciale, parce qu'il leur semble

« essentiel de souligner la beauté des liens fraternels et le courage dont on peut faire preuve dans des situations difficiles ».

Céline, elle, a simplement « adoré ».

Ils ont été impressionnés encore par l'actualité de *Münster*, « une mise en garde contre la folie des utopies et la captation du pouvoir ». Le parallèle ne leur échappe pas. De l'an 1533 ou de 2016, tout fraîchement marqués par l'attentat à Nice, ils déchiffrent la même violence humaine. Martin le Chevallier a visé juste. Le jury a su reconnaître dans sa fiction les « promesses non tenues » des gouvernants, les dérives de l'arbitraire, les peuples aveuglés puis trompés. Un exemple, demande l'intervieweur ?

« La déforestation et la destruction de bidonvilles au Brésil pour construire des stades de football »,

répond Céline du tac au tac. Acuité du regard, capacité à prendre du champ, décidément, ce jeune jury ne s'en laisse pas conter...

« Les deux films que nous avons choisis, complète Hasnia, sont contemporains par leur dimension sociale, politique, religieuse... »

Nous sommes si jeunes, nous n'avons pas le temps d'attendre.

Hasnia, c'est la logistique industrielle qui l'intéresse. Céline veut travailler dans le social. Blandine, Sophie, Djimmy, Jean-Christophe ont eux aussi leur projet professionnel propre. Le FID, la rencontre avec les membres de Marseille-Espérance, les réalisateurs, la fréquentation des salles obscures sont une corde de plus à leur arc.

Nous sommes si jeunes, nous n'avons pas le temps d'attendre.

Christophe Lomon

Münster de Martin Le Chevallier (France, 2016 – 48')

FID Marseille 2016 en Sélection officielle et Compétition française, Première mondiale
Scénario : Martin Le Chevallier ; image : Romain Le Bonniec ; montage : Martin Le Chevallier ; son : Trence Meunier, Frédéric Dabo
Interprétation : Eberhard Meinzolt, Gaëtan Vourc'h
Production : Spectre production
Filmographie :

- *Münster*, 2016 ;
- *Le Jardin d'Attila*, 2012 ;
- *L'An 2008*, 2010

Résumé : Münster raconte le naufrage d'une utopie. En 1533, les anabaptistes instaurent un régime de communauté en Allemagne du Nord. Mais ce rêve, nourri d'espérance mystique, s'est vite écroulé. La ville a été assiégée puis vaincue. Deux assiégeants observent la cité retranchée et nous retracent la gloire et la chute de ce royaume éphémère. Tels un candide et un historien, ils songent à l'invention des mythes, à l'ivresse de la foi et aux vertus de la tyrannie. (www.martinlechevallier.net)

Une croisière dans la peinture échappe à la tempête

Le Tableau de Jean-François Laguionie (France 2011, 1h16)

Samedi 18 juin à Marseille, une séance de cinéma en plein air, précédée d'un buffet partagé, réunissait la paroisse protestante de Provence et les Profiliens marseillais qui n'avaient pas encore pris leurs quartiers d'été.

Un orage, l'après-midi, avait rafraîchi l'atmosphère. Mais les optimistes ont eu raison : la soirée s'est déroulée sans nuages. Le film choisi était *Le Tableau*, dessin animé de Laguionie. Pour la plupart des spectateurs, une trentaine de personnes dont plusieurs enfants, il s'agissait d'une découverte.

Dans un tableau inachevé, s'animent des personnages classés en trois castes : les Toupins, les Pafinis et les Reufs. Ces noms évoquent leurs aspects physiques, certains sont entièrement peints, d'autres partiellement et les derniers à l'état d'esquisses. Les uns possèdent le pouvoir et vivent au château, les autres habitent des cabanes dans le bois et les derniers forment le gibier de chasse pour les arrogants Toupins. Ramo, jeune Toupin amoureux de Claire (une Pafinie), Lola, une Pafinie aussi, et Plume, un Reuf, partent à la recherche du peintre afin qu'il termine son œuvre, y instaurant ainsi l'égalité. Le voyage se fera à travers plusieurs tableaux de l'atelier du peintre et dans l'atelier lui-même, jusqu'à la rencontre, dans la vraie nature, de Lola avec son créateur.

La question du 'manque'

Le débat qui a suivi la projection a abordé les thèmes les plus évidents : celui de la tolérance et de la solidarité, avec une interrogation sur la notion de 'manque'. Le manque de peinture peut correspondre dans une métaphore à un aspect extérieur mais aussi à un savoir, un savoir-faire etc. La quête pour pallier ce manque peut alors être une recherche d'instruction, d'amélioration de ses connaissances aussi bien que de correction d'un défaut physique. Le groupe hétérogène formé par Ramo, Lola, Plume et Magenta, recruté au passage dans un autre tableau, se soudera dans l'aventure, même si leurs objectifs finaux diffèrent. La transmission est abordée lorsque les compagnons de Lola reviennent enseigner aux Pafinis et aux Reufs comment utiliser la peinture pour corriger leurs 'défauts'. Ils avaient pris des cours auprès de l'Autoportrait. On souligne au passage quelques références aux contes classiques.



La seconde partie du débat, tout aussi stimulante, est le contexte artistique. Les images évoluent dans de nombreux styles picturaux, comme le paysage, le portrait, la bataille, l'arlequin, Venise, avec des références variées à des tableaux de peintres ayant existé. Quelques artistes, qui se trouvaient parmi les spectateurs, nous ont guidés dans le labyrinthe de ces citations et plusieurs d'entre nous ont ainsi revêtu une petite couche de 'peinture'.

A la fin du film, Lola, dans la vraie nature (mais... sait-on vraiment ?), rencontre son créateur et lui répond que, se sentant bien comme elle est, elle n'est pas venue pour être peinte mais pour le connaître. Cette déclaration révèle la philosophie du réalisateur-coscénariste : la curiosité, la recherche est le moteur d'une vie accomplie.

Après quelques échanges sur l'œuvre de Laguionie, motivés par l'intérêt du film, les spectateurs sont restés séduits par ce cinéaste et ne rateront aucune de ses prochaines réalisations.

Nicole Vercueil

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal : Ville :

Téléphone : Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :

Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES



Date :

Signature :

Bienvenue au comité de rédaction



Notre comité de rédaction accueille un nouveau membre :

Marie-Jeanne Campana.

Née en février 1945, est agrégée des Facultés de Droit. Professeure successivement à la Faculté de droit de l'Université de Picardie, à la Faculté de droit de l'Université d'Abidjan (Côté d'Ivoire), puis à la Faculté de droit de l'Université de Paris-X Nanterre dont elle a été Doyen de 1994 à 1996. Professeure à l'Institut Universitaire Européen de Florence de 1996 à 2000 et chef du département de droit privé dans cet Institut de 1998 à 1999. Elle a été professeure invitée à la Columbia University de New-York et a participé à de nombreux programmes d'études et d'enseignement organisés par la CE, notamment en Russie. Elle est l'auteure de nombreux articles et commentaires en droit des affaires et droit comparé, et a annoté de 1988 à 2009, dans des éditions annuelles, le Code de commerce français aux éditions Litec (Lexis-Nexis). Elle a co-fondé en 2001 l'Association Française des Femmes Juristes dont elle a assuré la présidence de 2008 à 2010 et dont elle est aujourd'hui trésorière. Elle a été membre du bureau de l'Association européenne des femmes juristes (EWLA). Elle est présidente de l'Association Le O, association qui organise des spectacles et performances en danse contemporaine. Elle participe en qualité d'expert à un programme d'études de géophysique et de droit de l'environnement dans le Golfe persique. Passionnée d'art, elle s'intéresse au cinéma bien sûr, mais également à l'art contemporain, à la danse contemporaine, au théâtre et à la musique classique. On peut suivre ses réflexions dans le blog qu'elle a créé, cinemoon.fr

Erratum

Dans notre dernière édition nous avions oublié d'indiquer que l'hommage à Révaz Nicoladze (page 19) était signé Jean-Michel Zucker.

Présence Protestante sur France 2



Dimanche 9 octobre 10h

PLACE DES PROTESTANTS

Tous les deux mois, Christelle Ploquin et quatre éthiciens, historiens, sociologues, théologiens, philosophes, issus de la diversité protestante se retrouvent Place des Protestants pour porter un regard différent, décalé, sur les faits d'actualité.

Une émission réalisée par Emmanuel Duchemin

Jury Pro-Fil

Ciné-Festival en Pays de Fayence

22 au 27 nov. 2016



Pour la 5e fois, un jury Pro-Fil est accueilli au Ciné-Festival en Pays de Fayence. C'est une **occasion privilégiée de se former au métier de juré**, sans compter la possibilité de voir des films de festivals dans une ambiance conviviale et festive.

Vous pouvez adresser vos candidatures au secrétariat de Pro-Fil. Si votre candidature est retenue, vous recevrez alors toutes les instructions nécessaires.

Le tarif de 80€ comprend :

- tous les films, longs et courts, de la compétition ainsi que hors compétition,
- la journée de formation du 22 nov. ,
- le buffet de la soirée d'ouverture
- ainsi que le repas de clôture.

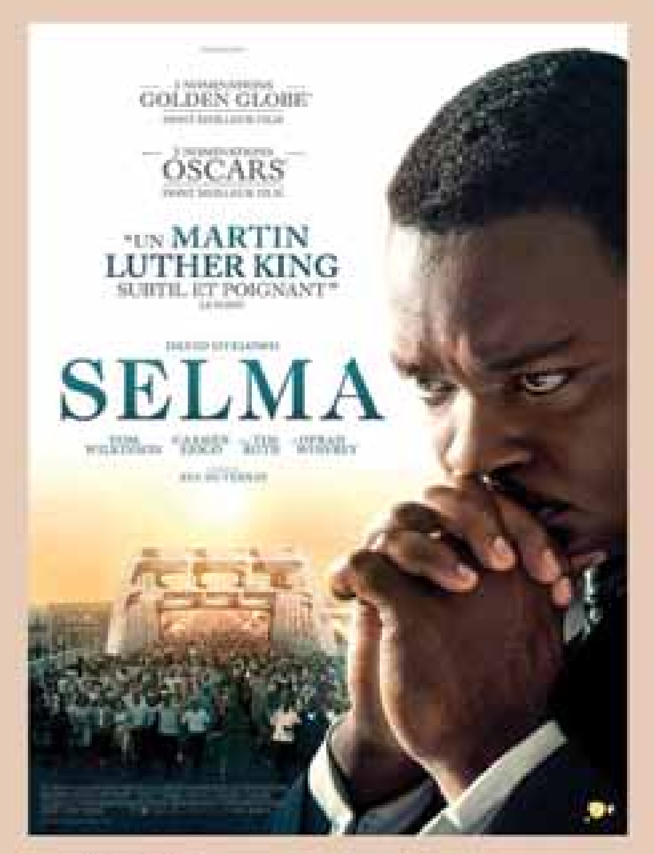
Le festival pourra vous aider à trouver un logement sur place.

Les + sur le site

- Les émissions radio : Ciné qua non du 15 juin 2016 et Champ-contrechamp des 28 juin et du 23 août 2016
- Les prix des jurys œcuméniques de Zlin, de Locarno, de Karlovy Vary et d'Erévan
- Les billets d'humeur concernant les films de Locarno
- Les articles concernant le FID de Marseille
- Un groupe d'articles autour du film *Le Décalogue* de Krzysztof Kieslowski (mettez « décalogue » dans la ligne de recherche, puis, dans les articles qui s'affichent, cliquez sur : « Le Décalogue de Krzysztof Kieslowski »

Crédits photo

p.1 : © Haut et court
p.3 : © EOne Films
p.5 : © Festival de Locarno 2016
p.6 : © Festival de Locarno 2016
p.7 : © RealFiction
p.8 : © Bellissima Films
p.9 : © Rezo Films
p.10 : © Rezo Films
p.11 : © Jour2fête
p.12 : © Ad vitam
p.13 : © 21 Uno Film
p.14 : © Le Pacte
p.15 : source : Wikipédia
p.16 : © Pro-Fil
p.18 : © Pro-Fil
p.19 : © MJ Campana
p.20 : © Pathé



A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

SELMA

(Britannique - américain - 2015 - 2h08)

FICHE TECHNIQUE :

DuVernay Ava - Scénario : Paul Webb - Montage : Spencer Averick - Directeur de la photographie : Bradford Young - Costumes : Ruth E. Carter - Casting : Aisha Coley - Production : Ophrah Winfrey, Dede Gardner, Jeremy Kleiner, Christian Colson - Producteurs exécutifs : Brad Pitt, Ava DuVernay et 5 autres - Distribution France : Pathé Distribution

INTERPRÉTATION :

Pour les principaux : David Oyelowo (Martin Luther King) - Tom Wilkinson (Président Johnson) - Carmen Ejogo (Coretta Scott King) - Lorraine Toussant (Amelia Boynton) - Cuba Gooding Jr (Fred Gray) - Tim Roth (George Wallace) - Common (James Bevel)

AUTEUR :

Ava DuVernay est une Américaine de 42 ans, publicitaire de formation. En 2006 elle réalise un court métrage (*Saturday Night Life*). Deux ans plus tard elle produit et réalise un premier long métrage documentaire (*This is Life*). En 2010 elle réalise son premier long métrage de fiction, *I Will Follow*. En 2012 elle obtient le prix du meilleur film à Sundance pour son film *Middle of Nowhere*. Puis elle s'essaye à la série en réalisant un épisode de *Scandal* et revient au cinéma avec *Selma*. Elle est une des rares réalisatrices noires américaines.

RÉSUMÉ :

Le film ne conte pas la vie de Martin Luther King. Il se focalise sur une période de trois mois. Après avoir obtenu le prix Nobel de la paix en octobre 1964 le leader noir se consacre, à partir de janvier 1965, à la lutte pour l'application effective de la loi sur le droit de vote des Noirs (pourtant obtenu en 1870). Il organise, en mars trois longues marches non violentes de Selma à Montgomery, dont la première, sauvagement réprimée, est restée dans les mémoires comme le *Bloody Sunday* ; puis de Selma à la Maison blanche et qui aboutira au *Voting Rights Act* en août 1965.

ANALYSE :

Ce film présente des ombres et des lumières, à l'instar du personnage principal.

Des lumières car il mérite une approbation sans réserve. On ne dira jamais assez combien le devoir de mémoire est une nécessité rendue plus indispensable encore dans les périodes difficiles que nous vivons. Nous ne rappellerons jamais assez, vis-à-vis de nos jeunes en particulier, la lutte de ceux qui se sont battus et souvent sont morts pour la dignité, l'honneur, le respect, la justice, la liberté et l'égalité des êtres humains. Nous ne montrerons jamais assez ces combats qui ont fait notre histoire surtout dans une actualité où ces valeurs que l'on croyait établies sont plus menacées que jamais. Le président Obama, lors de la commémoration des cinquante ans de la marche de Selma au début du mois, a justement rappelé (qu') « Il nous suffit d'ouvrir nos yeux, nos oreilles et nos cœurs pour savoir que l'ombre de l'histoire raciale de ce pays plane toujours sur nous ». Ce film est donc une belle leçon d'histoire dont les professeurs des écoles devront tirer le meilleur parti. D'autant qu'en évitant la caricature et le manichéisme Ava DuVernay nous montre que cette lutte est celle de tout 'homme de bien' : ces marches ont rassemblé des personnes de toutes races et de toutes religions qui n'ont pas hésité à braver les interdits et à risquer leur vie auprès de ces Noirs luttant pour que cesse leur humiliante ségrégation. La reconstitution historique est rigoureuse et juste même si le bras de fer entre le leader noir et le président Johnson est plus tendu que ce que les historiens nous relatent.

On saura gré également à la réalisatrice de ne pas nous avoir présenté un Martin Luther King lisse et intouchable. Il est tout simplement humain avec ses doutes, ses hésitations, ses erreurs, ses différends avec d'autres leaders, Malcolm X en particulier, ses soucis conjugaux. Le rôle de Martin Luther King est remarquablement porté par David Oyelowo qui a évité l'écueil d'en faire trop. Ce film est donc indispensable, nécessaire d'autant que, curieusement, c'est le premier biopic long métrage sur Martin Luther King.

Des ombres. La mise en scène extrêmement classique, sage et académique nous fait l'effet d'un travail bien appliqué d'une bonne étudiante en cinéma avec des connaissances mais sans grande imagination. L'ensemble reste une œuvre un peu plate qui manque singulièrement de souffle et dans laquelle l'émotion peine à percer à de trop rares moments. C'est dommage. On ne peut s'empêcher de penser au *Lincoln* de Spielberg et on se prend à regretter la patte d'un grand metteur en scène.

Marie-Jeanne Campana

Dans le cadre d'une collaboration avec le site *protestants.org*, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur *pro-fil-online.fr* toutes celles produites depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis *VdP* 28 :

Amama (Quand un arbre tombe) (Asier Altuna) - *Demain* (Cyril Dion, Mélanie Laurent) - *Folles de joie (La Pazza Gioia)* (Paolo Virzi) - *Bella E Perduta* (Pietro Marcello) - *L'effet aquatique* (Solveig Anspach) - *Mr. Gaga, sur les pas d'Ohad Naharin* (Tomer Heymann) - *Ce qu'il reste de la folie* (Joris Lachaise) - *Love and Friendship* (Whit Stillman) - *Truman* (Cesc Gay) - *L'Outsider* (Christophe Barratier)